

**Sights / Regards**

***The Curse: Confronting the  
Last Unmentionable Taboo: Menstruation,*  
de Karen Houppert (New York: Farrar, Straus and  
Giroux, 1999, 264 p.)**

Ching Selao

*In this article, Ching Selao reviews Karen Houppert's essay on how menstruation has been the object of a culture of concealment, from the strategies deployed by the sanitary industry to the myths entertained by mothers and doctors according to whom menstruation is an illness. Houppert underlines what she describes as an obsession concerning blood, and asks: "But why is menstrual blood so threatening?"*

*The Curse* s'ouvre sur un aveu de la journaliste et féministe Karen Houppert, un aveu que d'aucuns seraient tentés de qualifier de « politiquement incorrect »: ses recherches sur la menstruation ne sont pas nées d'une inquiétude par rapport aux risques associés à l'utilisation des tampons, ni même d'un désir de défier les tabous entourant le sujet – comme le laisse entendre le titre –, mais d'un sentiment de colère et d'irritation envers Tambrands (Tampax) pour avoir diminué le nombre de tampons et augmenté le prix de chaque boîte. « *The snips !* », s'indigne-t-elle<sup>1</sup>. On ne peut qu'apprécier la parcimonie d'une consommatrice avertie dès lors qu'elle est la source d'un ouvrage fort intéressant, sérieux (avec une agréable touche d'humour) et très bien documenté qui jette la lumière sur les méfaits de l'industrie sanitaire féminine et qui analyse pertinemment l'obsession de la société de garder secret un fait biologique pourtant incontournable et connu de tous: une fois par mois, les femmes et les jeunes filles saignent. Comme presque tous les fluides et sécrétions corporels, le sang menstruel témoigne d'un manque de contrôle du corps, de ce qui nous échappe, mais à la différence de ceux-ci, il porte un stigmate particulier. Établissant l'analogie entre le sang et la morve, Houppert souligne que personne n'a idée de cacher ses mouchoirs ou ne se sent humilié lorsqu'il éternue en public. J'ajouterai même que personne ne meurt d'embarras lorsque son nez se met subitement à saigner, comme quoi le sang qui coule *de là* n'est pas n'importe quel

sang.

Divisé en quatre parties, le livre explique pourquoi le saignement mensuel d'une femme et ses inconvénients sont perçus par la société et la culture américaines comme un événement honteux, voire débilitant. Houppert s'attaque, en premier lieu, à l'industrie des protections féminines. En effectuant un retour sur l'histoire des tampons qui ont vu le jour autour des années 1930, elle montre à quel point les compagnies sanitaires ont misé sur la libération des femmes (« Celles qui l'ont essayé ne retourneront jamais aux encombrantes serviettes »), mais aussi, et surtout, sur leur insécurité (« Personne n'a besoin de savoir que vous avez vos règles »), promouvant ce qu'elle appelle une culture de dissimulation (*culture of concealment*). Plusieurs décennies après cette révolution qui fera que les femmes connaîtront le confort et la liberté de mouvement même lors de leurs menstruations, le message a-t-il vraiment changé ? La publicité continue de présenter les règles comme un phénomène répugnant et puant que chaque femme se doit de cacher, gardant elle-même le secret en ne mentionnant jamais les mots « menstruation » ou « sang », mais parlant plutôt de flux, d'absorption, de protection, de douceur, de fraîcheur, de parfum (ou non)... et optant toujours pour un liquide bleu plutôt que rouge. Pourtant, le sous-texte de ces messages doit parler plus fort que tous ces euphémismes pour que Johnson & Johnson, les inventeurs des tampons sans applicateur o.b. et des serviettes Stayfree, refuse que leur nom apparaisse sur les annonces publicitaires de leurs produits. « Is there something about bleeding that would soil J&J's pristine baby-powder image? » De toute évidence, le sang menstruel est trop dégoûtant pour le nom d'une compagnie connue pour ses produits de bébés, mais pas assez pour qu'elle s'enrichisse sur son compte.

Selon Houppert, le tabou qui entoure la menstruation a des conséquences graves puisqu'elle fait en sorte que le gouvernement se complaît dans ce mutisme en ne régularisant pas les compagnies sanitaires, mais en laissant celles-ci faire leurs propres tests. Elle rappelle également qu'en 1992, nombreux scientifiques du *Food and Drug Administration* ont découvert des traces de dioxine — un sous-produit toxique cancérigène employé dans le processus de blanchiment du papier qui peut nuire au système immunitaire et être la cause de naissances anormales ou d'infertilité — dans tous les tampons commercialement vendus et fabriqués de rayonne et que la direction, bien avertie, n'a jamais rendu public le rapport. « And while it's true that the level of dioxin "normal Americans" encounter and consume on a daily basis makes tampons only one part of a larger, potentially more

dangerous equation, women are hit with a double whammy. [...] Consider five tampons a day, five days a month, for 38 menstruating years. That's 11,400 tampons in a lifetime. And all of the major brands and sizes — Playtex, o. b., Tampax, Kotex — contain rayon. » La menace associée à la dioxine est, d'après Houppert, comparable au danger du syndrome du choc toxique qui, en 1980, a provoqué la mort de 38 femmes. Ce syndrome est causé par la production de toxines de la bactérie *Staphylococcus aureus* qui se forme au contact des fibres synthétiques super absorbantes contenues dans les tampons. Or, pendant que des milliers de femmes chaque année sont encore frappées par le syndrome (les dirigeants des grosses boîtes se consolent parce que, de nos jours, elles n'en meurent plus !) et que certains scientifiques ont déjà prouvé que les tampons *entièrement* faits de coton réduiraient considérablement le risque de le contracter, l'industrie des protections féminines a d'autres préoccupations que la santé des femmes. De fait, Protor & Gamble — l'entreprise derrière les tampons Rely, les plus absorbants jamais mis sur le marché et qui a ont *absorbé* la vie des 38 femmes — a acheté, en 1997, Tambrands pour 1,85 milliard avec d'autres intérêts en tête: conquérir l'Asie et l'Amérique latine, deux des endroits les plus peuplés au monde, où seulement 3% des femmes utilisent des tampons.

En attendant que ces continents baignent dans une culture obsédée par le camouflage des odeurs et du sang, l'industrie sanitaire américaine capitalise sur les adolescentes. Dans la seconde partie du livre, Houppert se penche sur la perception qu'ont les jeunes filles des règles en interviewant des adolescentes d'un camp d'été et en fouillant dans les revues les plus populaires (*Seventeen*, *YM*, *Teen*). Elle jette aussi un regard critique sur les ouvrages d'éducation sexuelle, en général moralisateurs et véhiculant un discours archaïque. En effet, ces livres continuent de faire circuler des mythes des siècles précédents sur la sexualité et la menstruation. Ainsi, « [t]here are those [...] who believe menstruating makes girls more sexually active. And there are those [...] who believe girl's exposure to sex makes them menstruate earlier. » Peu importe le point de vue, un argument est partagé: les règles sont intimement liées au sexe. Et la vie sexuelle des adolescentes est terrifiante, un événement que les adultes tentent de retarder en l'expliquant avec un vocabulaire médical qui donne l'impression qu'il n'y a rien de plus ennuyeux que le sexe.

Quant aux magazines que les adolescentes dévorent, ils sont de concert avec l'industrie sanitaire pour perpétuer l'idée que les règles sont dégoûtantes et ne doivent jamais être abordées en présence des

garçons. D'une part, tous s'accordent pour dire que la menstruation est la chose la plus naturelle au monde et, d'autre part, qu'il est naturel de ne pas en parler. Cette paranoïa autour du sang que propage l'industrie ne se limite certainement pas aux revues puisque depuis les années 1950, tous les grands fabricants de protections féminines donnent généreusement du matériel instructif (films et guides éducatifs, dépliants, échantillons...) aux écoles et aux pharmacies. Si le contenu de ce matériel déconstruit certains mythes que plusieurs mères persistent à transmettre à leur fille, il le fait à l'avantage des compagnies sanitaires. Le mythe le moins rentable étant celui qui associe l'insertion d'un tampon à la perte de la virginité, chaque vidéocassette ou brochure assure donc aux adolescentes vierges qu'elles peuvent utiliser un tampon sans aucun risque. Dans la même veine, elles sont encouragées à pratiquer toute activité sportive sans problème, mais à une condition: bien se protéger. Alors que les écoles accueillent favorablement ce matériel éducatif, le best-seller de Judy Blume, *Are You There God ? It's Me, Margaret* (1972) – le seul livre dont le sujet central est la menstruation et qui l'aborde avec des mots accessibles aux adolescentes (et non les termes techniques et cliniques) et à partir de situations dans lesquelles elles peuvent s'identifier sans tomber dans les clichés des messages publicitaires – est censuré par les parents et par les professeurs. « What is so threatening about *Are You There God?* [...] Blume's convention-flouting book simply moves periods from the private realm into the public. That subversive act makes everybody nervous. »

Si la menstruation est un problème féminin qui doit rester privé au point que plusieurs femmes et jeunes filles portent tampon *et* serviette afin de prévenir les fuites, le syndrome prémenstruel est, pour sa part, un problème public très étudié, voire médiatisé, que Houppert analyse comme « le fléau des années 90 » dans la troisième partie de son essai. L'auteure précise que d'abord utilisé dans les textes médicaux pour établir la pathologie de la menstruation, le syndrome prémenstruel est rapidement devenu un vocabulaire du quotidien qui excuse le comportement agressif et les mauvaises humeurs d'une épouse ou d'une collègue. À l'opposé, la colère et les plaintes légitimes des femmes se retrouvant dans des situations familiales et/ou sociales insatisfaisantes ne sont plus prises au sérieux, car attribuées aux hormones: les femmes gueulent, non parce que leur mari ne fait rien dans la maison ou que leur employeur est un imbécile, mais parce qu'elles sont « malades ». Depuis 1993, le syndrome prémenstruel est effectivement considéré comme une maladie par l'*American*

*Psychiatric Association* qui l'a inclus dans l'édition 1994 du *Diagnostic and Statistical Manual*, la bible des études sur la santé mentale, et lui a attribué le nom formel de « *Premenstrual Dysphoric Disorder* ». « Despite the fact that no single reputable scientific experiment has isolated fluctuating hormones as the cause of PMS, almost every expert in the field attributes the "disease" to them. » Certes, le *DSM* établit la distinction entre le syndrome et les troubles prémenstruels, mais la frontière qui sépare les deux est souvent négligée, de sorte que les signes de fatigue ou d'irritabilité associés au premier sont fréquemment lus par les médecins, et par l'ensemble de la population, comme les symptômes du second que caractérise une dépression chronique.

La confusion est telle qu'au moindre changement d'humeur, les femmes se précipitent chez le médecin pour être diagnostiquées. Aux États-Unis, le remède le plus en vogue pour contrôler sinon guérir cette « maladie » est la prescription d'antidépresseurs comme le Prozac ou le Zoloft. Dans la mesure où les recherches sur les symptômes reliés au cycle menstruel sont financées par les compagnies pharmaceutiques, on ne s'étonne pas que les études publiées encouragent vivement l'usage de ces drogues. Ces antidépresseurs ne sont toutefois pas les seuls traitements prescrits par les médecins qui ne reposent sur aucune preuve physiologique quant à leur efficacité. Depuis plus de trente ans, le syndrome prémenstruel est également « soigné » par des suppléments de progestérone offerts aux femmes par suppositoires vaginaux, anaux ou par injections. Ce « remède » a été découvert par Dr. Katharina Dalton, celle qui, en 1953, a donné aux malaises reliés à la menstruation le nom de syndrome prémenstruel. « Wildly controversial at the time, four decades later her criteria for categorizing PMS are nearly universally embraced by the medical establishment. While there is no medical test for PMS — indeed, no physical cause for it has ever been discovered — Dalton's self-diagnosing menstrual chart has evolved into the industry standard. » De même, les doses de progestérone sont encore aujourd'hui distribuées comme des bonbons, bien que les scientifiques aient été incapables de déterminer une déficience de cette hormone chez les femmes durant leur cycle menstruel. Dalton est aussi celle qui a mis l'accent sur les dangers de ne pas traiter le syndrome prémenstruel, qu'elle compare notamment à l'alcoolisme, allant jusqu'à affirmer que les hormones des femmes en cette période du mois peuvent affecter leur jugement et les amener à poser des actes aussi irraisonnables qu'irréparables, tel le meurtre (elle a d'ailleurs témoigné en faveur de plusieurs accusées).

Or, malgré sa théorie non seulement fort contestable mais des plus discriminatoires, Dalton s'est imposée comme figure autoritaire des études sur le syndrome prémenstruel.

Les recherches de Houppert nous amènent à voir qu'en dépit des luttes féministes, la menstruation demeure un prétexte pour enfermer les femmes dans leur corps. Mais n'existe-t-il pas des visions qui vont au-delà de ces perceptions négatives? Houppert recense, dans la dernière partie de son essai, quelques visions qui s'érigent contre le tabou qui entoure les règles, mais s'aperçoit qu'outre un site Internet mis sur pied par des étudiantes en télécommunication et trois livres qui ne figurent évidemment pas dans les programmes scolaires, le bilan n'est pas très prometteur. En réaction contre la culture de camouflage et contre la peur du sang, l'auteure découvre deux réponses radicales: le Museum of Menstruation dans le Maryland, fondé par un homme étrange qui lui rappelle Hannibal Lecter, et un groupe de féministes qui célèbre le pouvoir du sang menstruel en encourageant les femmes à arroser la terre de leur sang. Ainsi, on passe de la dissimulation à l'exposition et de la retenue à l'effusion... Comment sortir la menstruation de sa culture de secret et de honte sans adhérer à des idées aussi saugrenues? Si Houppert ne prétend pas apporter des solutions aux problèmes soulevés par son livre, elle propose néanmoins de penser les règles comme un simple rhume, avec ses désagréments et ses écoulements, qui ne mérite certainement pas qu'on en fasse tout un plat. Au terme de son essai, elle revient sur l'analogie du sang et de la morve du début:

"Ah-choo!"

"Bless you."

And we get on with things.

#### Note

<sup>1</sup> Journaliste pour *The Village Voice*, les recherches de Karen Houppert ont débuté en 1995 et ont d'abord donné lieu à un article paru sous le titre: « Embarrassed to Death: The Hidden Dangers of the Tampon Industry » (*Village Voice*, 7 février 1995).